L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 17 AOUT 1884. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

UN CRIME.

PAR

Henry Gréville

IV

C'est bon, j'irai en service à la ville.

Les joues embrasées, les lèvres bondeuses, les yeux baissés pleins de colères muettes, Monique se tenait debout devant sa mère Celle-ci, qui filait au rouet, arrachait méthodiquement de fines pincées de lin blond, et pour les retenir, passait de temps en temps son index sur ses lèvres. Mais les lèvres étaient sèches, et le fil rompait souvent. La jeune fille, qui s'en apercevait, suivait d'un air ironique le mouvement de la grande roue de châtaignier poli par l'usage.

—J'irai en service à la ville, puisque vous aimez mieux ça que de me garder ici au village. Et puis après, si vous n'êtes pas contente, eh bien tant pis!

—Tu me parles comme ça? fit Clémence stupéfaite en s'arrêtant si court que le fil casse net, et que la roue, échappant à sa main, fit trois ou quatre tours rapides dans le vide.

Monique ne répondit pas, mais une satisfaction maligne éclaira son visage.

—C'est toi, mon enfant, que j'ai élevée, qui me parles comme ça? répéta la mère, d'une voix émue plutôt que courroucée.

—Que voulez-vous que je vous dise? répondit la jeune fille en levant la tête. Je vous ai demandé la permission de me marier, vous m'avez défendu d'y songer. Je vous ai demandé la permission de m'en aller; vous n'avez pas dit non! Je pense alors que vous aurez mieux me voir loin que de me voir marié. Je pense aussi qu'au fond vous m'aimez tout de même, et que vous vous ennuierez quand je ne serai plus là. Il n'y a pas de quoi vous fâcher, ma mère.

Clémence reprit un peu de lin et rattacha sou fil sans répondre. Monique jeta un regard par la porte entr'ouverte, et poussa un profond soupir.

Il pleuvait; la pluie tombait toute droite en grosses gouttes, sans augmenter ni diminuer. La verdure des haies, brillante et comme vernie tout auprès de la maison, s'adoucissait au regard en s'éloignant sur la pente du vallon, et à quelque distance on ne voyait plus rien qu'un gris uniforme, argenté, délicieux, ou plutôt une vapeur. Pas de vent, le bruit de la pluie sur les feuilles seulement; pas de cris d'oiseaux, pas de lumière vive, presque le silence, et le oré puscule; cependant on sentait qu'il ne pouvait être plus de cinq heures, et que derrière la bude le soleil était encore bien loin d'avoir achevé sa course.

Monique se détourna lentement de la baie lumineuse que faisait la porte dans cette demeure sombre comme un intérieur hollandais, et prit une cane de cuivre pour la faire reluire.

Agenouillée sur le seuil, elle étendit le bras au dehors, sous l'averse, recueillit une poignée d'herbes contre la marche du seuil, et, penchée sur la cruche au ventre rebondi, elle se mit à la frotter vaillamment.

—Oui, reprit Clémence d'une voix accordée et monotone à dessein, j'ai fait d'être dure et mauvaise, et pourtant, c'est parce que je l'aime trop pour le voir du malheur. Tu crois que le mariage, c'est tout roses... Ah! ma pauvre fillette, qu'en dirais-tu avant douze mois, si je te laissais faire! Ici, tu ne fais que ce que tu veux...

Monique secoua la tête d'un petit air railleur.

—Tu travailles, c'est vrai, mais à ce qui te plaît.... Si tu avais les charges et les peines d'un ménage, tu t'apercevrais bien vite que jusqu'à cette heure, tu n'as travaillé que pour t'amuser. Tu dis que je te regretterais quand je serais partie? C'est vrai! Mais j'aimerais encore mieux avoir du chagrin parce que tu gagnes ta vie loin de moi, que de te voir dans la misère sous mes yeux sans pouvoir t'en sortir!

Monique, toujours à genoux, fourbissait de toutes ses forces la cane de cuivre rebondie, qui lui renvoyait l'image de son joli visage; mais elle ne disait rien.

—Jy ai bien pensé depuis trois jours, continua la mère, dont le mouvement s'était régularisé, et qui filait maintenant sans accident; tu ne peux pas rester ici, à présent que ce garçon t'a mis le mariage dans l'esprit; il t'arriverait malheur, et je ne veux pas qu'on te montre au doigt.

Monique, rongissante, se pencha sur la cane et frotta plus fort.

—Il faut dire que tu t'en allies, et le moment est passé d'entrer en service chez nous. Il faudrait t'en aller à la ville, comme tu le dis....

Monique retourna la cruche sur l'herbe fauche, cueillit une nouvelle poignée d'herbe et recommença de plus belle.

—Tu ne sais pas ce que c'est que le service à la ville.... Tu en seras bientôt dégoutée.

—Je reviendrai alors, ma mère, et vous me laisserez marier.

—Pas avant trois ans, dit fermement Clémence.

La façon décidée dont elle avait parlé fit relever la tête à Monique, qui arrêta son bras.

—Trois ans! Vous nous laisserez marier dans trois ans?

—Si vous n'avez pas changé d'idée, répondit brièvement la vieille femme.

Que sont trois années pour une fillette de dix-sept ans! Une éternité ou rien du tout, suivant sa disposition du moment. Pour Monique, trois ans paraissaient un jour.

—Trois ans! répéta-t-elle.

Elle s'était levée, et regardait le brouillard d'argent dans la vallée.

—Mais alors pourquoi voulez-vous que je m'en aille, puisque vous ne refusez pas de nous laisser marier?

—Parce que....

Clémence s'arrêta. Au village, on n'est pas délicat dans ses propos; cependant elle ne pouvait pas dire à sa fille qu'au stage de trois ans lui paraissait impossible, si les amoureux étaient libres de se voir.

—Parce qu'il faut que vous ayez un peu d'argent pour entrer en ménage, dit-elle. Que ton prétendu se loue de son côté, toi du tien; au bout de trois ans, vous aurez économisé sur vos gages, et alors il en sera ce que vous voudrez.... si vous êtes toujours du même avis, ajouta la mère, qui connaissait mieux les choses.

Monique fit un petit geste qui exprimait une confiance absolu dans l'avenir.

—J'aurai vingt ans, dit-elle d'une voix distraite. C'est loin, ce temps-là, mais il finira bien par venir.

Sa mère hocha la tête. Elle savait que tous les temps arrivent plus vite qu'on ne l'aurait cru, et souvent désiré.

—Et, dites, maman, qui est-ce qui me cherchera une place à la ville? Je ne peux pas y aller comme ça toute seule, pour demander aux gens s'ils veulent une servante.

Elle riait, et toute sa vaillante petite personne exprimait la joie et la confiance.

—Il faudra demander à M. le maire, dit Clémence. Il a des parents à la ville du côté de sa femme.

—Ah! oui! je sais! fit Monique; maman, vous devriez y aller tout de suite, pour lui demander....

—Tout de suite? répéta Clémence ébahie.

—Mais oui, tout de suite! Plus tôt vous irez, plus tôt on aura une réponse, et comme vous avez dit trois ans, c'est trois ans à partir d'aujourd'hui, c'est bien convenu? Alors dépêchez-vous, maman, pour que je revienne plus vite! C'est aujourd'hui le 27 juillet, le 27 juillet dans trois ans nous nous marierons!

Clémence ne put s'empêcher de rire, encore qu'elle se sentit le cœur bien lourd.

—Allez, ma bonne mère, je vous en prie, allez tout de suite chez M. Mahaut; expliquez-lui la chose, et qu'on ne s'en dédise plus!

—Il pleut, fit Clémence en regardant le chemin détrempé, poli comme une glace.

—Qu'est-ce que ça fait? Est-ce qu'il ne bleut pas toujours? La pluie, ça peut empêcher de rentrer les orges, mais ça n'empêche pas les gens de sortir. Et puis, voilà votre parapluie!

—Attends au moins que je mette une coiffe et un tablier propres, dit la mère se défendant de son mieux.

L'armoire fut vite ouverte, et Monique présenta à Clémence la plus propreté de ses coiffes en évidence sur son petit poing fermé.

Cinq minutes après, la bonne femme s'en allait sur la route glissante et luisante, du côté de la maison à M. le maire, sur la place, au plus bel endroit.

Quand sa mère eut tourné le coin du chemin, Monique, qui l'avait suivie du regard sur le seuil, interrogea le ciel toujours semblable à lui-même, puis avec une petite moue, aussitôt suivie d'un sourire, elle fit un mouvement pour rentrer....

Une ombre grise parut sur la porte ouverte d'une grange vide en ce moment, et la jeune fille ne donta point un instant du corps que représentait cette ombre. Sans se presser, mais avec un léger battement de cœur, elle alla s'asseoir devant le rouet quitté par sa mère et mit en mouvement la pédale, pendant qu'elle donnait un tour au fuseau.

Un clapotis, annonçant des pas, se faisait entendre au dehors: elle réprima à grand' peine un sourire qui crenait des fossettes sur ses joues, en dépit d'elle-même, puis saisissant une pincée de fils d'or à la quenouille enrubannée de noir, —quenouille de veuve.—elle commença à filer gravement.... L'ombre entrevue tout à l'heure obstrua la lumière, et Bonami, secouant sa limousine, apparut sur le seuil.

—C'est toi? demanda Monique avec une feinte gravité. Ma mère vient de sortir.

—Je le sais bien! depuis ce matin, je la guette; j'ai passé la journée dans la grange à Beanfils.

—Entre donc, et assieds-toi, dit tranquillement la jeune fille. Elle est allée chez M. Mahaut, nous allons pouvoir causer un brin.

Marin s'assit sur l'escabeau de bois, tout près de la porte restée ouverte, pendant que Monique continuait à filer.

—Qu'est-ce qu'elle est allée faire chez M. Mahaut? demanda le jeune homme après un silence, pendant lequel il avait suivi sa pensée, tout en regardant tourner le rouet et danser le fuseau.

La fileuse ne répondit pas sur-le-champ et parut très-affairée à sa quenouille. Lorsque les légers fils de laine, plus comme la soie, se furent débrouillés sous ses doigts, elle remit en mouvement la pédale, et dit tous bas:

—Elle veut bien nous laisser marier.

On a beau être un homme grave, on a beau s'être accoutumé dès l'enfance à maîtriser les mouvements de son âme, on ne reçoit pas une semblable nouvelle sans quelque émotion. Marin rapprocha son escabeau de la phase de Monique, avança en hésitant sa main le long du tablier, et tout à coup empriseonna dans les siens les doigts de la fillette, pendant que son honnête regard, soudain voilé d'une brume, cherchait les yeux bleus qui souriaient triomphants.

—Oh! Monique! dit il de sa voix profonde.

Et il resta silencieux, fermant, pour mieux savourer sa joie, ses yeux, qui auraient sans cela peut-être laissé couler des larmes.

La jeune fille avait arrêté son rouet, et le fil soutenait le fuseau immobile à son côté, pendant que Marin retenait sa main fluette.

—Mais pas tout de suite! dit-elle, avec un petit air prude.

—Quand donc? demanda l'amoureux en rouvrant les yeux.

—Dans trois ans.

Marin relâcha les doigts, et Monique recommença à filer, mais très-lentement.

Trois ans! Autant dire jamais! reprit-il découragé. Elle aurait mieux fait de refuser tout de suite.

—Mais non, grand niguad! répliqua vivement la fillette. On dit trois ans, et puis, l'an prochain je viendrai, je dirai que je m'ennuie là-bas, et l'on nous marie.

—Tu veux donc t'en aller? murmura le jeune homme tout à fait perdu dans ces explications embrouillées.

—Oui, à la ville, en service. Ma mère dit que si je placerais de ton côté, pour que nous ayons de l'argent quand nous entrerons en ménage.

Marin regarda sa petite fiancée avec des yeux éperdus

—Tu tiens donc à l'argent? dit-il. Quel malheur que je ne sois pas riche!

—Ce n'est pas moi, c'est maman, fit Monique d'un air piqué. Et c'est vrai aussi qu'on ne peut pas marier la faim avec la soif!

Elle parlait d'un ton sage et entendu, comme si ses paroles eussent été le fruit de sa propre expérience.

—Tu crois? fit Marin, en l'enveloppant de son regard chaud et honnête. Eh bien, moi, je m'étais figuré autre chose. J'avais pensé qu'un de ces jours, après qu'on nous aurait bellement mariés, je t'emmènerais dans ma petite maison, au bout du village. La demeure n'est pas belle, mais il y a toutes les bonnes et saines choses, car le vieux Bonami qui l'a fait bâtir n'y a point regretté sa peine, et les cailloux étaient de braves cailloux, qui n'ont jamais laissé entrer ni vent ni pluie. La table et les bancs y sont d'aplomb, le lit est de belle plume d'où vive, et ma grand'mère a filé assez de linge pendant sa vie pour qu'il reste encore des draps dans l'armoire.... Nous nous serions nichés là, tout seuls, et pour la vie; et si je l'avais eue avec moi, Monique, je n'aurais pas pensé à regarder si ton tablier est de soie ou de coton; la soupe que tu m'aurais préparée m'aurait toujours semblé bonne, et s'il nous était venu des petiots, j'aurais travaillé de bon cœur pour les nourrir, comme pour toi et tout ce qui vient de toi....

La main de la jeune fille avait repris sa place dans celle du laboureur, et il regardait sa fiancée comme il ne l'avait peut être jamais fait. Elle l'avait d'abord écouté en souriant, et puis peu à peu laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle semblait entendre en elle-même un écho aux paroles de l'homme qui l'aimait.

—C'est toi que je veux, continua Marin, et non de l'argent. As-tu besoin pour entrer en ménage de plus beaux habits que ceux que tu portes? Est-ce que c'est moi que tu as accepté, ou bien les meubles? Alors, Monique, dis-moi franchement, pourquoi dis tu qu'il nous faut de l'argent, puisque nous sommes jeunes, courageux, et que nous nous aimons?

Et la tourna les yeux vers lui comme pour lui demander pardon, et, troublée, rougissante, elle laissa glisser sa tête sur l'épaule qui s'était rapprochée jusqu'à la toucher.

Ils restèrent muets, les yeux fixés sur le petit coin de paysage que la porte encadrait, et que la pluie continuait à estomper d'une blanche brume argentine.

Tout était tranquille et silencieux, comme la vie qu'avait rêvée Marin. Sans grandes joies peut-être, sans efforts surhumains, sans renoncements sublimes, mais harmonieuse et paisible, éclairée par la clarté intérieure d'un grand amour latent, qui n'aurait point beaucoup de bruyantes manifestations, et qui serait l'essence même de cette vie

Un bruit de sabots sur la route détrempée fit tressaillir les jeunes gens qui se séparèrent, et Monique reprit son fuseau. Le bruit décroît, et le silence revint; scandé seulement par le bruit des gouttes d'eau et le ronron régulier du rouet qui maintenant tournait vite.

—Alors, tu ne t'en iras pas? demanda Marin d'un ton de suppliante prière.

—Je n'en ai pas envie, répondit la jeune fille, qui lui jeta un regard de tendresse souriante.

—Crois-tu que ta mère entende raison?

—Je n'en sais rien du tout. Elle est parfois très obstinée.

—Mais tu seras de mon côté, pus vrai?

—Je crois bien!

Un nouveau bruit de pas retentit, et cette fois ne cessa de se rapprocher.

—Faut t'en aller, dit Monique un peu effrayée. Mais elle va te voir! Va-t'en par le jardin.

—Non pas, répliqua Marin d'un ton ferme. Je suis venu voir ma prétendue, je n'ai pas à m'en cacher, et si notre mariage n'est qu'une affaire de temps, ma visite n'est pas une offense.

Comme il achevait ce mot, Clémence parut dans l'embrasure de la porte.

Il avait bien pu se faire un fort gendre n'était pas absolument affectueux, mais elle l'envisagea cependant sans rancune, et plutôt comme un mal nécessaire.

J'étais venu causer avec Monique, dit Marin en manière d'explication.

—Je le vois! fit la mère en fermant son parapluie. Elle vous a dit que je donne mon consentement?

Le jeune homme la regardait, ne sachant comment interpréter ces paroles.

—Dans trois ans seulement, pas un jour avant, reprit-elle. C'est à prendre ou à laisser.

—Mieux vaut tenir que de courir, répondit le jeune homme, appliquant un proverbe du pays. Va pour trois ans; et puis, dans l'intervalle, vous changerez peut-être bien d'avis.

—N'y comptez pas. Puisque vous voilà, vous pouvez bien entendre ce que j'ai à vous dire. Monique va s'en aller à Rouen.

—A Rouen! s'écrièrent ensemble les deux fiancés.

—Oui, à Rouen. C'est assez loin pour que vous n'ayez point d'envie inutile d'aller la déranger dans son travail. Madame Mahaut a une parente à Rouen, qui se chargera de placer Monique. Eh bien! je vous engage à vous place comme elle, dans quelque bonne ferme, et dans trois ans, si le cœur vous en dit, vous pourrez vous marier.

Bonami était resté dans une muette désolation. Monique le poussa du coude, pendant que sa mère, sans s'occuper de leur présence, changeait sa coiffe neuve contre celle qu'elle avait quittée pour sortir.

—Il arrive bien des choses, dit tout bas la jeune fille à son amoureux désolé. Attends, ne t'en vas pas; je vais te faire inviter à souper.

Le jour baissait rapidement, crépuscule précoce, amené bien avant l'heure par la pluie qui assombrissait le ciel, et une tristesse douloureuse, sans appel, semblait tomber sur la terre avec cette obscurité factice. Marin regardait la porte d'un air désespéré.

—Maman! dit tout haut Monique, puisque vous consentez à nos accordailles, il faut faire un brin de fête: Marin va souper avec nous.

—Jolie fête! grommela la mère, et par ou temps pareil....

—Le temps n'y fait rien, maman, répondit la fillette d'un ton câlin, Marin soupera avec nous, et nous ferons de la galette.

La galette du pays n'est autre chose que des crêpes mi-sucrain mi-froment. Clémence eut beau protester, en un clin d'œil Monique eut déniché du bourre, des œufs et de la farine. Marin, dépêché chez la voisine, revint avec un pot de lait frais trait, et la salle sombre s'illumina tout à coup de la lueur d'une grande bambée d'ajonos secs, apportée du cellier par la jeune fille, qui traînait derrière elle les longues branches épineuses.

Pendant que Clémence encore bourrue faisait sauter les crêpes sur la poêle écalaser, sa fille agenouillée nourrissait le feu avec de menues branches d'épines et de fougères séchées, et le reflet des flammes claires colorait capricieusement son visage. De temps en temps, elle levait ses yeux sur son fiancé, qui la regardait l'âme pleine d'inexprimables pensées.

C'est ainsi qu'il la verrait un jour agenouillée auprès de l'âtre dans la vieille maison de ses ancêtres; elle s'occuperait alors des soins de son foyer,—le leur foyer,—et rien ne pourrait plus les séparer. La pluie tomberait à loisir sur la route et sur la falaise, ils seraient chez eux, et les coups sourds de la mer elle-même, sur les parois de granit des grottes, ne sauraient les empêcher de se sourire. Clémence se laissa dérider peu à peu. La jeunesse et la joie des fiancés finirent par la toucher, et elle écouta les propos presque enfantins encore de sa fille, sans la rabrouer trop souvent.

Les crêpes mangées, le feu tombe, et ne fut plus bientôt qu'une braise rouge, rapidement recouverte d'une cendre épaisse et blanchâtre. La petite lampe fumeuse n'éclairait presque plus. Marin comprit qu'il devait s'en aller.

—Bonsoir, Clémence; bonsoir, Monique.

Elle le regardait un peu émue, sous ses cheveux follets; il l'attira à lui, et dans sa joue rosée qui semblait se retirer, puis il ouvrit brusquement la porte qu'on avait fermée pendant le repas. La pluie tombait toujours, mais le vent s'était levé et la secouait en rafales sur les arbres et sur les toits. Sans un geste d'indécision ou de regret, il s'enfonça dans la nuit.

Il allait sous l'averse, avengé par les torrents d'eau qui tombaient du ciel, dans l'ombre épaisse que ne traversait aucun rayon de lumière, et pourtant, tiède encore de la chaleur du foyer qu'il venait de quitter, il lui pensait qu'à la douce ingénue de la petite Monique. Il était agréé: n'était-ce pas assez pour le remplir de joie?

Arrivé devant sa porte, il souleva le loquet et entra.

La salle était noire, froide et humide, et une sorte de frisson lui passa sur les épaules. C'était plus triste que de dehors, bien que l'air y fût tranquille pendant que la tempête secouait furieusement derrière lui les noisetiers du chemin.

Il allumait sa lampe sans se presser, en homme qui veut obliger ses mouvements à rester calmes, et la leva à la hauteur de sa tête, pour regarder autour de lui.

Rien n'était changé; les objets se trouvaient à leur place habituelle, et cependant tout lui semblait indiciblement étrange. La pensée qu'il avait repoussée tout à l'heure revenait en tourbillon sur lui comme une pierre. Et il se sentit triste à mourir.

Cependant, Marin Bonami n'était pas homme à se laisser avoir du chagrin sans bonnes raisons. Il alla chercher des branches d'ajonos, alluma du feu, et longtemps, longtemps, regarda les lueurs jaunes s'élever et mourir sur l'âtre où, un jour,—dans trois longues années,—Monique agenouillée alimenterait son foyer.

M. Mahaut était un excellent homme; M. le maire de Champcey était plein en moins temps de rigueur et de condescendance, ce qui faisait deux personnages tout différents d'un seul et même individu.

Lorsque, en se promenant le long de son champs, son fameux champ, de quatre cents mètres de long, semé cette année-là d'avoine, il s'avançait vers lui Monique Bréquet, son premier mouvement fut une joie quasi paternelle à la vue de l'aimable enfant.

—Bonjour, petiote, allait-il lui crier par-dessus la haie d'églantiers encore fleuris.

(*La suite au prochain numéro.*)

AUX CITOYENS DE LA NOUVELLE ORLEANS.

Département des renseignements et des accommodements du Centenaire de Coton et de l'Exposition Universelle de l'Industrie, 74 rue Baronne, Nouvelle-Orléans, 26 juillet 1884.

Le seul problème non résolu relativement à la prochaine Exposition Universelle de l'Industrie et à son succès assuré, dont la population de notre ville doive bénéficier, est le manque d'hôtel, de logement pour les milliers de personnes qui seront ici de 1er décembre 1884 au 31 mai 1885; et, c'est afin de pourvoir à ce logement et à ces indispensables besoins, à des prix modérés, que la Direction a créé ce Bureau de renseignements.

Nos citoyens sont priés d'aider à trouver du logement aux visiteurs, en dehors des hôtels et des autres institutions publiques de la ville, pour les six mois que durera l'Exposition; et cela peut se faire aisément si les personnes qui ont des chambres vacantes dans leurs demeures veulent prendre à des conditions faciles des pensionnaires ou des locataires venant de toutes les parties du globe; ils contribueront ainsi au succès complet de l'œuvre. Presque chaque famille peut prendre une ou plusieurs personnes, et des chambres pourront se louer là où se prendront les repas. Un recensement se fera dans toute la ville, des casernes aux dernières limites de Carrollton, par des hommes autorisés, pourvus de listes destinées à recueillir les renseignements qui pourront être fournis à ce bureau de nature à assurer l'ordre et le succès. Les citoyens sont priés de renseigner ce bureau, de faire savoir s'ils désirent recevoir des locataires et des pensionnaires.

Tous les bureaux de renseignements, approuvés par ce département, seront classés en sous-districts et mis rapidement en communication avec le bureau principal, par télégraphe, téléphone ou par un service de messagers, afin de pouvoir rendre promptement service aux étrangers.

Des bulletins de renseignements seront publiés tous les jours. Ainsi donc, les personnes offrant un logement convenable, à des prix modérés, peuvent compter pendant les six mois, sur un patronage constant; mais il est entendu que les prix demandés tout d'abord, ne varieront jamais. Si ces prix étaient trop élevés, ils ne figureraient pas sur les bulletins.

Il est entendu que les renseignements fournis au public par ce Département seront gratuits.

Il faut espérer que le peuple de la Nouvelle-Orléans se montrera à la hauteur de sa réputation universelle d'hospitalité, en ne donnant aucun motif de récrimination. On est instamment prié de donner son concours à l'œuvre afin que les personnes visitant la Nouvelle-Orléans soient encouragées à prolonger leur séjour parmi nous et contribuent pour une large part à notre prospérité matérielle.

De plus amples renseignements et des listes pourront s'obtenir à ce bureau, dans le bâtiment de l'Exposition 74 rue Baronne.

B. T. WALSHE,
Chef du Département.

Approuvé:
E. A. BURKE,
Directeur Général.

5 août—8 f

Consulat de France.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance du public les extraits ci-dessous des Informations et Règles concernant les exposants étrangers (Circulaire No 4, 29 mars 1884) publiées officiellement par la Direction de l'Exposition:

1—Une exposition universelle ....sera ouverte à la Nouvelle-Orléans le 1er lundi de décembre 1884....

6—Tous les gouvernements étrangers ont été invités par le Président des Etats-Unis.... à nommer des commissions afin d'organiser leurs sections à l'Exposition....

8—Les demandes d'espaces, et tout ce qui regarde cette question, seront traités avec la commission du pays d'où proviennent les objets à exposer.

10—Au premier novembre 1884 on avant, les commissions étrangères devront présenter au Commissaire Général des plans faisan. connaître d'une manière aussi exacte que possible la répartition de l'espace alloué aux sections étrangères. Ils devront aussi présenter la liste des exposants....

13—Les exposants étrangers n'auront rien à payer pour l'espace qui leur sera accordé non plus qu'à titre de droits d'entrée.

18—La classification des objets exposés comprend les grs pas suivants:

I. Agriculture.
II. Horticulture.
III. Produits bruts et manufactures, métaux, minéraux et pots.
IV. Meubles et accessoires.
V. Industrie textile, habillements et accessoires.
VI. Arts industriels.
VII. Produits alimentaires.
VIII. Education et instruction.
IX. Œuvres d'art.
X. Pisciculture

24—Tout les soins possibles seront pris pour protéger contre tout dégat, les actio es exposés, mais la Direction ne sera en aucune manière responsable pour les accidents, feu, pertes ou dommages, quelle que soit la cause ou l'étendue du dommage causé....

31.—Une quantité convenable d'eau, de gaz et de vapeur sera distribuée gratuitement aux machines exposées..... Les quantités désirées devront être clairement spécifiées dans les demandes....

32.—Toute force motrice dépassant la quantum accordé par la Direction sera fournie et payée selon un tarif officiel.

34—Sont exclus de l'Exposition toutes les substances fulminantes, toutes les substances explosibles, et toutes les substances ou les substances qui peuvent être jugées dangereuses.

38—Le Directeur Général aura le droit de faire enlever tout objet, quelle qu'en soit la provenance, qui, en raison de sa nature ou de son apparence, semblerait nuisible au but ou au décorum de l'Exposition ....

43—En temps utile, le Département des Transports fera connaître les arrangements spéciaux qui auront été pris concernant le transport des articles provenant des pays étrangers. Il fera connaître aussi les règles de douane dont la connaissance intéresse les exposants.

44—Tous les exposants, par le seul fait de participer à l'Exposition, déclarent se soumettre aux règles qui précèdent et à toutes autres qui pourraient sembler nécessaires à la Direction.

SAMUEL MULLEN,
Chef des Installations.

Approuvé;
E. A. BURKE,
Directeur Général.

J'ai également l'honneur de porter à la connaissance du public les articles 8 et 17 des Règlements Généraux de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans:

Art. 8—Les Commissaires étrangers, nommés à la requête du Gouvernement des Etats-Unis, sont invités à entrer en correspondance aussitôt que possible avec le Directeur Général..... (ils examineront) toutes les questions concernant (leurs) compatriotes, spécialement les matières ayant rapport à la distribution de l'espace et la préparation de chaque section nationale dans les édifices. Le Directeur Général ne correspondra donc pas directement avec les exposants étrangers et n'admettra aucune de leurs applications individuelles.

Art. 17—Toutes les applications étrangères pour l'admission, devront être en accord avec une forme spéciale fournie par le Directeur-Général aux Commissions étrangères..... Des formes identiques, conçues à ces règlements, seront fournies gratis.....

E. A. BURKE,
Directeur-Général.

Approuvé:
ED. RICHARDSON,
Président.

La Nile-Orléans, ce 24 mai 1884.

Le Consul Général,
Commissaire de la République Française,
VICOMTE PAUL D'ABZAC.

Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans.

Rapport du 5me Groupe.

A M. le vicomte Paul d'Abzac,
Consul Général, Commissaire de la République française.

Monsieur le Commissaire,

Le 5me Groupe comprend l'industrie textile, les vêtements et accessoires et se divise en onze classes, dans l'ordre suivant:

Classe 501—Fil et tissus de coton:
" 502—Fil et tissus de lin, chanvre, etc.
" 503—Laine fine et tissus de laine;
" 504—Laine et tissus de laine ordinaire;
" 505—Soie et tissus de soie;
" 506—Crêpes de laine, cachemires, soie, etc.;
" 507—Dentelles, tulles, broderies, garnitures;
" 508—Bonneterie, linge de dessous, accessoires d'habillement;
" 509—Vêtements des deux sexes, chapeaux, coiffures en tout genre, fleurs artificielles, plumes, etc.;
" 510—Bijouterie et pierres précieuses;
" 511—Armes portatives, équipements militaires et chevaux;
" 512—Attirail de voyage et équipage de campement;
513—Meubles de toute leur variété.

Après avoir soumis à un sérieux examen tous ces articles, le Comité a unanimement arrivé à la conclusion que les produits textiles de ces pays étant, comme on sait, la partie de la textile) toute la série pourrait être exposée avec fruit par les nations compatriotes.

Le Comité croit cependant, devoir désigner, d'une manière spéciale, les classes 505, 507, 508, 510, 513, mais il est d'avis que notre industrie aurait tout à gagner à être représentée dans son ensemble.

Son opinion s'appuie sur les considérations suivantes:

Les Etats-Unis, qui ont à leur actif tant d'inventions merveilleuses, sont lent abandonner à l'Europe ce qui peut intéresser la France—à moins de faire la mode, c'est-à-dire d'organiser la vogue d'objets d'usage personnel. Cette réflexion ne peut s'appliquer à la France, qui prête à toutes les parties du vêtement, depuis la chaussure jusqu'au chapeau; elle peut aussi s'étendre à toutes les variétés de bijoux et d'ornements.

La fabrication américaine comprend, dans une certaine mesure, les articles de commerce, mais dans la catégorie d'objets qui nous occupe, elle cherche peu à créer; elle s'en tient d'ordinaire à l'imitation, et ses ouvriers ne demandent qu'à suivre le pas.

Ce sont donc, en général, les idées particulières qui dominent dans ce pays, la façon de se vêtir et de se parer; et cette observation a trait, non seulement au dessin, à la coupe, mais aussi aux textiles employés dans les modes. Tel tissu ou tel matériel de fabrication en usage à Paris obtiendra, par ce seul fait, les préférence de l'acheteur.

De ce qui précède nous concluons que nos produits nationaux trouveront à l'Exposition un public sympathique, disposé à devenir notre client, si nous prêtons le mouvement. Et c'est à dessein que nous soulignons cette phrase; car c'est sur le terrain du bon marché qu'a lieu la grande lutte entre les nations concurrentes. La manière des peuples se recherche aujourd'hui beaucoup plus l'effet l'apparence, que la valeur réelle et les conditions de durée; ce qui n'est pas pour lui déplaire, puisque ces qualités mêmes, des articles superieurs.

Nul n'ignore que nos produits réunissent, à un degré rare, ces qualités, ce qui constitue les qualités intrinsèques: le goût, l'élégance, le fini. Leur mérite est incontesté, et on n'est point la compagnie que nous comptons gagner à ce point de vue du prix qu'il faut examiner les probabilités de succès de l'industrie française.

S'il me s'agissait, dans l'Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans, que de la clientèle des Etats-Unis, nous redoutions, il faut bien l'avouer, la concurrence anglaise qui, malgré par les droits excessifs que l'on connaît; mais, nous le répétons après d'autres—car l'on ne saurait trop insister sur ce fait—cette Exposition a pour principal objectif les Indes Occidentales, le Honduras, le Mexique et les autres républiques hispano-américaines, dont les communications rapides, de création récente, qui considérablement rapproché de la Vallée du Mississippi.

Or, il y a de la ressource chaque d'opérations, du sérieux débouchés à ouvrir ou à développer.

A peine nés à la civilisation, la plupart de ces peuples n'ont encore rien demandé aux Européens de leur sol; leur industrie, leurs manufactures, sont à l'état embryonnaire ou dans l'enfance. Pour les nations plus avancées, des sources fécondes offrent un monde d'acheteurs et des transactions profitables, grâce aux ressources de ces malheureux climats et à leurs richesses de luxe.

Le commerce américain, qui voit dans ces pays ses tributs-tres naturels, ne s'est point trompé sur l'importance de ce marché. Qu'attend donc notre industrie? Qu'on ait frayé la voie et noué bien des relations.

L'Exposition, en attirant en foule les habitants de ces contrées tropicales, complètera le travail de propagande.

Avec un esprit de libéralité, avec une ampleur de coup d'œil dont fait leur savoir gré, les Américains convient l'Europe à participer à cette bonne fortune. Nos compatriotes manqueraient à leurs traditions

A l'égard de ces pays, nos industriels se trouveront, avec tous leurs concurrents, sur un pied d'égalité devant les droits de douane.

La victo re restera donc aux plus entreprenants, surtout aux plus habiles, et nous croyons que ce dernier mot trop préjugé de leur valeur pour se considérer inférieurs à leurs adversaires.

Déserter la lutte dans ces conditions, ce serait abdiquer et se priver bénévolement d'une occasion de triomphe.

Veuillez, Monsieur, M. le Commissaire l'assurance de nos respects.

F. TUJAGUE, Président.
ARTHUR DURIEU, Secrétaire.

PILULES DE BLANCARD
Approuvées par l'Académie de Médecine de Paris.
Participant des propriétés de l'iode et du fer, ces pilules s'emploient contre les Scrofules, le Rhumatisme à son début, la Bronchite, la Pituite, mal que dans toutes les affections (pâles couleurs, aménorrhée, etc.) où il est nécessaire de régénérer le sang.
Exiger la signature Blancard et l'enveloppe verte.
Pharmacien, rue Bonaparte, 40, Paris.

CONSULAT DE FRANCE.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Sur ma demande, la Direction de l'Exposition Universelle a bien voulu consentir à prendre 50 abonnements de six mois à l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans et 50 au "Messager Franco-Américain" de New-York.

Les deux journaux seront servis aux adresses qui suivent, afin de répandre dans le public Français tous les renseignements de nature à faire apprécier au gouvernement de la République, ainsi qu'à nos industriels, l'importance et le but de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Liste des destinataires.

MM. les Présidents des Chambres de Commerce de Paris, le Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille, Cette, Lyon, St Etienne, Roubaix, Cavarre, Lille, Reims, Epernay, Louviers, Arras, Bayonne, Besançon, Brest, Caen, Cherbourg, Clermont Ferrand, Cognac, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Limoges, Montpellier, La Rochelle, Sedan, Toulouse, Perigueux, Alger, Constantine, Philippeville.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux de Paris—Le XIXe Siècle, l'Economiste Français, La France, Le National, Le Pays, Le Petit Journal, Le Siècle, Le soir, Le Voltaire, Le Journal des Chambres de Commerce, Le Gaulois.

MM.—L'Abeille échange déjà avec le Journal des Débats, le Figaro, La Gazette de France, La Liberté, La République Française et Le Temps.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux des Départements—La Gazette du Midi, Le Sémaphore, L'Echo de la Charente, La Gironde, La Guyenne, Le Courrier de la Gironde, Le Courrier de Lyon, Le Progrès, Le salut Public, Le Petit Lyonnais, Le Périgord, Le Journal de Rouen, Le Phare de la Loire, L'Union Bretonne.

MM. Clavery—Directeur des Consulats au Département des Affaires Etrangères.

Ribot—Directeur Politique aux Affaires Etrangères.

Renard—Chef du bureau des renseignements commerciaux au Ministère du Commerce.

A. Pereon—Président de la Chambre des Exportateurs de Paris.

Demoulins—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Jobbé Duval—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Claugeran—Sénateur.

Cordier—Sénateur.

Paul Meri, Député.
Henri Chavoir, Député.
Clemen eau, Député.
Mgr Freppel, Député.
Tony Revillon, Député.
Rouvier, Sous Secrétaire d'Etat
Barodet, Sous Secrétaire d'Etat
Spuller, Sous Secrétaire d'Etat
Will-on, Sous Secrétaire d'Etat
Félix Faure, Sous Secrétaire d'Etat

A. Cauhert, Comte A. d'Abzac, Jacques Meyer, Clémeiux, A. Pascal, Charles Bal Dodon, Général Victor Saignac, De Molinari, Commandant Courtejoire.

La Nouvelle-Orléans, le 11 juillet 1884.

Le Consul Général,
Commissaire de la République Française,
Vicomte PAUL D'ABZAC.

CONSULAT DE FRANCE.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Comité Consultatif du 6ème Groupe—Arts Industrielles.

A Monsieur le Vicomte Paul D'Abzac, Consul Général et Commissaire de la République Française à l'Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans:

J'ai l'honneur de vous rapporter, qu'à une réunion du Groupe 6 des Arts Industrielle, tenue le mercredi 30 courant, à laquelle est de présente Messieurs A. Schreiber, Léon Hachitmann, Capt. Lepère, E. A. Schneidecker, (Messie